

Recherches en Langue et Littérature Françaises
Revue de la Faculté des Lettres
Année 8, N^o 14

La bêtise langagière dans *Du côté de chez Swann*

Allahshokr Assadollahi*

Professeur, Université de Tabriz

Mina Darabi Amin**

Doctorante, Université de Tabriz

Résumé

Le narrateur proustien – comme d’ailleurs l’auteur lui-même – est élevé dans un milieu familial et social où l’intelligence était hautement valorisée et appréciée. Pour lui, comme pour le philosophe Gilles Deleuze, « rien ne donne plus à penser que ce qui se passe dans la tête d’un sot » (2003, 101). C’est ainsi qu’*A la recherche du temps perdu*, souvent considéré comme le magnifique monument littéraire construit sur le temps, l’amour et la création artistique, ne perd rien à être envisagé comme une Encyclopédie –moderne– de la bêtise humaine. Par exposition d’une vaste variété de portraits et de discours bêtes et en en faisant un sujet de rire, le narrateur proustien trouve son propre moyen artistique afin de « nuire à la bêtise ». Au niveau philosophique, seule la formation de la pensée peut expliquer celle de la bêtise. Nous croyons que ce genre de la bêtise philosophique a également ses effets sur le plan discursif et communicationnel ; car, avant de se traduire en actes, c’est dans le discours que la bêtise se saisit. Elle y prend les formes les plus caricaturales, et fait ainsi tomber le discours dans l’automatisme du cliché et des idées reçues. Dans la démarche qui consiste à analyser la bêtise du discours des personnages, nous avons pris en compte aussi bien la dimension liée à la reconstitution de la bêtise dans la parole que celle liée à la réussite ou à l’échec des énoncés dans un échange conversationnel.

Mots-clés : bêtise, discours, conversation, pragmatique, linguistique.

تاریخ وصول: ۹۲/۱۰/۲۲ تأیید نهایی: ۹۳/۲/۸

*E-mail:nassadollahi@yahoo.fr

** E-mail:mdarabi@live.com

Introduction

L'homme moderne, ayant examiné tous les procédés afin d'exploiter de plus en plus les possibilités mentales de sa pensée, n'est pas encore arrivé à éviter le non-sens, le cliché et l'automatisme de la parole. Toutes ces faiblesses de l'esprit viennent cette fois, non de son ignorance passée, mais de la vie machinale ou, autant paradoxale qu'il paraît, de sa vie savante. Soulevant tous les obstacles qui faisaient autrefois réfléchir l'homme, la machine le fait tomber dans l'automatisme, la facilité et la paresse. Elle a dispensé en quelque sorte, « l'homme pensant » de sa qualité majeure. C'est ainsi qu'on ne peut parler d'une véritable manifestation du non-sens de la pensée ou bien de la bêtise qu'au début du XIX^e siècle, l'âge d'or de l'industrialisation et de la modernisation.

Ce qui est nouveau et moderne dans cette époque, c'est la révélation de la bêtise langagière qui trouve sa véritable expression chez Flaubert. Bouvard et Pécuchet sont deux personnages-cibles pour une vaste raillerie sur la vanité des contemporains de l'auteur et Madame Bovary constitue une véritable héroïne de la bêtise. On ne s'arrête pas ici ; la bêtise deviendra plus tard, au XX^e siècle, le vrai « monstre » (Fauconnier, 2007,30) de l'époque moderne où l'homme ne trouve d'autres moyens de communication que celui de la guerre. Les deux guerres mondiales, seront qualifiées comme les jeux d'un « grand cirque » (Faulkner, 2002,83), qui ont mis en scène l'impossibilité du dialogue entre les hommes modernes.

En outre, l'importance accordée à l'apparence, au snobisme et à la préciosité de la vie sociale, constitue le fruit de cette absence de pensée. Les manifestations de la bêtise au sein de la vie sociale rendent cette notion de plus en plus ridicule –le ridicule existant seulement par la mentalité et la présence de l'autre– et la font ainsi entrer dans le domaine de la littérature, à côté d'autres enjeux psychologiques, sociologiques ou philosophiques de l'être humain. Pour Deleuze, le traitement de la bêtise dans une œuvre littéraire devient même un critère afin de distinguer la meilleure et la mauvaise littérature : « la plus mauvaise littérature fait des sottisiers [...] la meilleure fut hantée par le problème de la bêtise [...] » (Deleuze, 1968,196-197).

Marcel Proust, en tant que romancier moderne et le véritable radiologue du cœur humain¹, se révèle très sensible à la question de bêtise et n'hésite pas à rassembler dans son œuvre une vaste galerie de portraits et de discours imbéciles, comprenant aussi bien ceux des illettrés que ceux des imbéciles mondains et fortunés. La tante Léonie, le docteur Cottard, les Verdurin et bien d'autres personnages proustiens constituent des héros de la bêtise et du snobisme dans le roman proustien, dont la moindre manifestation de la bêtise se fait remarquer par le regard intelligent et minutieux d'un narrateur vigilant, aux yeux de qui rien ne peut rester caché.

Dans un chapitre centrale de *Différence et répétition*, intitulé « L'image de la pensée », le philosophe Gilles Deleuze estime que la pensée émerge d'un fond obscur, « morne », « passif » et « digestif » (Deleuze, 1968, 198). L'esprit sain arrive à faire émerger la pensée tout en lui donnant une forme particulière. Or, au cours de ce procès philosophique qui consiste en une formation de la pensée, et que Deleuze appelle « l'individuation », la bêtise fait monter le fond, mais « sans pouvoir lui donner une forme » (*Ibid.*, 197) : « La bêtise n'est pas le fond ni l'individu, mais bien ce rapport où l'individuation fait monter le fond [...] » (*Ibid.*).

La bêtise ne peut donc pas être considérée comme l'inintelligence totale, car il s'agit d'un processus au sein duquel une pensée 's'individue', sauf que cette pensée n'a pas de forme. Nous nous demandons ici le rapport qu'une telle conception philosophique de la bêtise peut établir avec les faits langagiers chez un auteur du XX^e siècle comme Marcel Proust. Ce qui nous intéresse, ce n'est pas la simple présence d'un thème psycho-philosophique chez cet écrivain, mais justement le caractère linguistique d'une certaine forme du discours qui aboutit à un échec de conversation et qui assure ainsi la présence de la bêtise. La bêtise est « une question d'*usage de la*

¹Le narrateur fait allusion à cette qualité dans *Le temps retrouvé* : « Aussi le charme apparent, copiable, des êtres m'échappait parce que je n'avais plus la faculté de m'arrêter à lui, comme le chirurgien qui, sous le poli d'un ventre de femme, verrait le mal interne qui le ronge. J'avais beau dîner en ville, je ne voyais pas les convives, parce que quand je croyais les regarder, je les radiographiais » (Proust, 1999, 2147).

*parole*², plus que de capacité d'esprit » (Gaillard, 2012, 311). Certainement, l'effet comique nous permet souvent de nous avertir de la présence de la bêtise, mais il ne peut pas être considéré comme un critère distinctif, car il peut avoir d'autres sources que celle de la bêtise. Seule une analyse discursive et pragmatique nous paraît utile pour reconnaître les ressources langagières de ce défaut mental. Pour examiner le problème, nous avons affaire à deux niveaux de particularités que nous allons étudier respectivement ; premièrement le niveau des particularités linguistiques du discours bête et deuxièmement, celui de la communication, c'est-à-dire le niveau pragmatique du discours. Tout en percevant la bêtise comme un défaut langagier, nous essaierons de problématiser ici l'énonciation de ce défaut d'esprit chez les personnages proustiens.

La bêtise et la parole

C'est souvent la parole des personnages qui trahit la bêtise de leur pensée. À l'inverse des autres défauts de l'esprit humain qui se manifestent à travers les comportements, ou restent dans l'état latent et rendent l'homme plus discret et silencieux, « la bêtise parle » ; elle est même « affreusement bavarde » (Cannone, 2007, 34). À la différence de la sottise qui exprime une non-compréhension ou une inintelligence d'une certaine chose et n'implique donc aucune activité et aucune intervention, la bêtise implique 'activité' et 'interventionnisme' : « Elle ne consiste pas du tout à ne pas comprendre quelque chose, mais à tirer de son propre fonds quelque idée ou tâche absurdes auxquelles elle entreprend de se dévouer corps et âme ; elle est pure activité » (Rosset, 1994, 197).

L'homme bête, qui ne se soupçonne point comme bête, profite de chaque occasion pour parler, pour donner des avis sots, voire pour accuser les autres. La bêtise ne restera jamais silencieuse ; et cette particularité linguistique d'un défaut mental permet de rapprocher les deux notions philosophique et littéraire et de caractériser l'une des formes les plus fréquentes du discours dans le monde romanesque proustien.

² *L'usage de la parole* est le titre d'une œuvre de Nathalie Sarraute.

Mais qu'est-ce qu'un énoncé bête ? « Un énoncé bête ne peut être un énoncé faux, erroné, ou un énoncé avec lequel nous sommes en désaccord » (Gaillard, 2012, 311). Dans le monde proustien, un discours ou un énoncé bête est avant tout un langage figé et répété jusqu'à l'usure. Le caractère ridicule du 'petit clan' des Verdurin vient surtout de ce langage particulier. Les membres de ce clan suivent scrupuleusement les ordres et les goûts de la Patronne –M^{me} Verdurin– et trouve leur identité dans l'adhésion à un credo qui consiste à répéter à chaque fois ces discours figés : « le jeune pianiste, protégé par M^{me} Verdurin [...], 'enfonçait' à la fois Planté et Rubinstein », « le docteur Cottard avait plus de diagnostic que Potain » et « les soirées des gens qui n'allaient pas chez eux –les Verdurin– étaient ennuyeuses comme la pluie » (Proust, 1999, 157). Ne pas reprendre le même langage et les mêmes lieux communs des Verdurin veut dire une exclusion immédiate de la maison. C'est ce qui arrive très vite à Swann. Tandis que les autres membres disaient souvent le mal de M^{me} Verdurin, mais lui répétaient souvent que « ce n'est pas du mal que nous disons », « la moindre réserve que se permettait Swann, dépouillée des formules de convention telles que : 'Ce n'est pas du mal que nous disons' et auxquelles il dédaignait de s'abaisser, paraissait une perfidie » (*Ibid.*, 217). Ce qui est bête ici, c'est qu'il est permis de dire le mal de M^{me} Verdurin, à condition qu'on lui répète à chaque fois ce lieu commun : 'Ce n'est pas du mal que nous disons'. Pour rester dans un tel milieu social, il faut absolument mettre de côté sa singularité individuelle aussi bien que ses originalités langagières, et obéir plutôt bêtement aux lieux communs du groupe.

Enfermé dans la coque solide des discours et des pensées convenus, l'esprit bête a généralement peur de la différence. Il se sent à l'abri dans l'opinion commune et dans l'uniformité qui le dispense d'une pensée neuve et solitaire. Pour plusieurs personnages proustiens le savoir est ce qui est « reçu ». On n'essaie pas de produire le sens, mais à le recevoir à chaque fois comme tout fait. Le souci de paraître chic pousse par exemple les personnages bourgeois, aristocrates et snobs de *Du côté de chez Swann* vers une reprise de la pensée acceptée et reçue comme telle. C'est ainsi que dans ce volume, M^{me} Cottard, tout en demandant l'opinion de Swann sur le portrait de

Machard, déclare que ce portrait « fait courir tout Paris » et puisque dans tous les salons, on ne parle que de ce portrait, « on n'est pas chic, on n'est pas pur, on n'est pas dans le train, si on ne donne pas son opinion sur le portrait de Machard »³ (*Ibid.*, 299). M^{me} Cottard se trouve même « sotté », elle a peur de « paraître bien provinciale », pour ne pas avoir encore vu la fameuse pièce de Dumas –*Francillon*– dont tout le monde parle : « je dois pourtant confesser que je me trouve assez sotté, car, dans tous les salons où je vais en visite, on ne parle naturellement que de cette malheureuse salade japonaise » (*Ibid.*, 209). Pour cette dame, il faut parler de ce dont les autres parlent ; il faut donner un avis sur ce que les autres en donnent un avis, sinon 'on' risquerait de paraître 'idiot' et 'provincial'. La grande généralisation produite par les règles figées et reçues de M^{me} Cottard se trouve renforcée par l'emploi de la forme discursive du 'on' ; ce qui est d'ailleurs représentant de « la norme collective » du discours (Amossy & Pierrot, 1997, 24). Ce genre d'emploi pronominal peut avoir de grands dangers, spécialement au moment où le sujet parlant du discours n'est plus le 'je', mais la voix d'une communauté tout entière. Dans une telle situation : « le 'je' se perd dans un 'on' qui devient un 'tous', et avec ce totalitarisme langagier le totalitarisme idéologique n'est pas loin » (Gaillard, 2012, 320). Cet 'on' inconnu, impersonnel mais général et universel révèle chez le personnage de M^{me} Cottard une certaine soumission aveugle aux normes collectives. La pseudologie cachée dans un tel discours légitime sa violence. Comme si personne ne pouvait contrarier cette fausse logique, personne ne pouvait échapper à la règle : on a vu la pièce de Dumas ou on se passera pour un idiot, c'est évident ! N'oublions pas que pour Roland Barthes, « ce qui est évident est violent, même si cette évidence est représentée doucement, libéralement, démocratiquement » (Barthes, 1975, 134).

Ce qui est évident est violent, mais aussi il est bête. Il n'accepte aucune problématisation, aucune dialectique, aucun examen. L'emploi exagéré et obstinant des idées reçues dans le discours témoigne ainsi la paresse et la bêtise de l'esprit. La « grand'tante » du narrateur, dans l'esprit de qui cette idée est reçue qu' « il est défendu de s'occuper à

³C'est nous qui soulignons.

rien de sérieux le dimanche », à chaque fois qu'elle voit le jeune narrateur en train de lire en dehors du dimanche, lui répète : « comment tu t'*amuses* encore à lire, ce n'est pourtant pas dimanche » (Proust, 1999, 87). A travers l'idée reçue exprimée, ce discours présuppose une autre idée acceptée comme vraie chez la « grand'tante » qui consiste à dire implicitement que le fait de lire est un 'amusement', c'est de l'« enfantillage », une sorte de 'perte de temps'. Pour la « grand'tante », il est totalement naturel et évident que le dimanche soit le jour des amusements et que la lecture soit l'un de ces amusements !

En outre, la reprise de la pensée d'autrui peut aussi s'exprimer dans une tournure stéréotypique et tautologique. D'un point de vue logique, la bêtise est un excès dans le principe d'identité : « A est A, A=A ». Comme le signale Alain Roger, c'est en effet « tout bête » qu'une chose soit ce qu'elle est, ou qu'elle soit égale à elle-même (Roger, 2008, 53). Cet excès dans le principe d'identité s'illustre bien dans la répétition automatique et machinale d'un stéréotype tautologique. Dans *Du côté de chez Swann*, M^{me} de Gallardon, qui connaît le respect et l'amitié de la princesse des Laumes pour Swann, exprime tout de même son étonnement de la présence de ce dernier dans la soirée musicale de Mme Saint-Euverte : « Oh ! je sais qu'il est intelligent, ajouta-t-elle en voulant dire par là intrigant, mais cela ne fait rien, un Juif chez la sœur et la belle-sœur de deux archevêques ! » (Proust, 1999, 269). Pour cette dame, 'Un juif –même intelligent– est Un juif'. Un juif est un juif, comme A est A. Le caractère tautologique de cet énoncé suggère de plus en plus la bêtise de la pensée de l'énonciateur. Plus loin, Mme de Gallardon exprime un autre stéréotype envers Swann, qui dévoile davantage son manque d'esprit : « Je sais qu'il est converti, et même déjà ses parents et ses grands-parents. Mais on dit que les convertis restent plus attachés à leur religion que les autres, que c'est une frime, est-ce vrai ? » (Proust, 1999, 269). Ce dernier discours suppose à dire une autre tautologie : 'un juif –même converti– est un juif'.

C'est ici que nous pouvons saisir le rapport de la bêtise philosophique avec les faits langagiers, puisque le fond –dont parle Deleuze–, resté sans forme, projette en soi, comme un miroir, tout ce qui l'entoure. C'est ainsi que le fond ne change pas, mais elle change

de face à chaque instant. Les figures de la bêtise deviennent donc multiformes. La bêtise est toujours morne, mais elle est toujours en train de se déplacer, de se déformer. Elle se manifeste dans les lieux les plus divers. Sournoise et dominante, elle devient de plus en plus dangereuse comme un monstre insaisissable qui prend les formes les plus disparates. Le seul moyen de se protéger de la bêtise consiste à déceler ses enjeux et à découvrir ses lieux privilégiés de manifestation.

Comme nous l'avons constaté jusqu'ici, la reprise bête de la pensée d'autrui, qui se traduit dans les idées reçues, les lieux communs et les stéréotypes, constituent des formes de la bêtise du discours. Il faut également prendre en compte la reprise bête de la parole d'autrui. Dans ce cas, la reprise sera effectuée dans le moindre mot du discours. Le cliché qui existe dans les proverbes peut être ainsi considéré comme une fuite devant la pensée, une tentative pour recourir à une forme déjà prête du discours. Allais constate donc ainsi : « Si vous arrivez à me montrer quelque chose de plus bête qu'un proverbe, je vous fais immédiatement offrande d'un demi-kilogramme de cerises anglaises, denrée somptueuse pour la saison » (Allais, 1990, 149). Certes, cela arrive à tout le monde d'employer des proverbes dans le discours, mais ce qui est dangereux c'est parler tout le temps comme Sancho Penza par les proverbes. Odette de Crécy⁴ essaie ainsi à chaque fois de trouver un proverbe pour être rassurée de la logique de sa parole. Refusant d'accompagner Swann dans les salons, elle donne pour raison une brouille qu'elle avait autrefois avec une amie qui, pour se venger, avait ensuite dit du mal d'elle. Et quand Swann objecta : « Mais tout le monde n'a pas connu ton amie », elle répondit ainsi : – « Mais si, ça fait la tache d'huile, le monde est si méchant » (Proust, 1999, 198). En employant l'évidence d'un proverbe, Swann ne peut rien objecter. Car, dans le proverbe réside à vrai dire une voix collective qui exprime une vérité générale. Contester un proverbe passera donc pour l'irrationalisme ou l'immoralité potentielle. Ce n'est pas en effet Odette qui argumente ici, c'est une conscience linguistique collective qui est l'auteur du

4 C'est le personnage dont Swann est amoureux. Elle est une femme bourgeoise, connue comme une 'cocotte illettrée'.

proverbe. C'est donc impossible pour Swann d'objecter ou d'argumenter cette voix anonyme de la collectivité. L'évidence d'un proverbe évite toute autre objection : « Pour la bêtise il y a toujours des évidences [...]. Pour l'intelligence il n'y a que des problèmes, pour la pensée, des énigmes [...] » (Nancy, 1988, 23). Odette, qui ne trouve aucune argumentation logique pour se justifier, recourt aux proverbes ; c'est-à-dire aux formes qui servent à convaincre l'interlocuteur par leur force argumentative et totalitaire. Le proverbe a, en fait, la structure verbale d'une pensée économisée. Comme le souligne bien Alain Roger, le proverbe est économique « aussi bien dans le fond que dans la forme » (Roger, 2008, 74). Par sa force généralisant et totalitaire, il dispense l'homme de penser. Ainsi, Swann ne comprend pas l'histoire d'Odette et son amie, cependant : « il savait que ces propositions : 'Le monde est si méchant' et 'un propos calomnieux fait la tache d'huile', sont généralement tenues pour vraies ; il devait y avoir des cas auxquels elles s'appliquaient » (Proust, 1999, 198).

La bêtise est donc la paresse, c'est la lâcheté. Tout en suivant les modèles préconçus, elle répète au lieu de créer. C'est par cette lâcheté qu'elle se trouve toujours liée au conformisme, aux idées reçues et à tout ce qu'il y a de prêt à penser et de prêt à dire. Comme nous l'avons déjà indiqué, seule une analyse linguistique et pragmatique, en déplaçant les problèmes posés 'des contenus bêtes', vers le statut énonciatif de la 'parole bête', nous permettra de découvrir la nature exacte d'un énoncé caractérisé par la bêtise. A ce propos, l'étude de l'énonciation de la bêtise au sein d'une conversation ne sera pas, en effet, sans intérêt. Après une analyse linguistique des formes de la bêtise qui se résument dans le déjà pensé et le déjà dit, nous allons interroger les particularités propres d'un discours bête contextualisé dans une conversation. En d'autres termes, nous essayerons de découvrir les caractéristiques pragmatiques qui permettent à Marcel Proust de créer une bêtise conversationnelle.

La bêtise et la conversation

Selon la théorie des ‘actes de langage’⁵, la fonction de la langue est de réaliser des actions (Austin, 1991, 203). L’emploi de la langue n’est pas seulement la description de la réalité, mais la modification de cette réalité. Pour Austin, « parler, c’est transmettre une information à un interlocuteur, mais c’est aussi agir sur lui, agir sur la relation interlocutive, et, partant, modifier le monde qui nous entoure » (Garric, 2007, 85). Or, on se demande comment ce ‘parler’ pragmatique peut modifier le monde des personnages proustiens dans *Du côté de chez Swann* et révéler ainsi le défaut mental de celui qui parle.

La veille du jour où Swann voulait venir dîner chez la famille du narrateur, il leur avait envoyé ‘une caisse de vin d’Asti’. Le même jour, la tante du narrateur trouve le nom de Swann imprimé en tant que collectionneur dans *Figaro* : « Vous avez vu que Swann a “les honneurs” du *Figaro*? » (Proust, 1999, 27). La « grand’tante » qui a constaté l’intention des deux sœurs de la grand’mère de parler à Swann de ce mot du *Figaro*, leur a déconseillé cela (Proust, 1999, 27). D’autre part, le grand-père recommandait à ses deux belles-sœurs de remercier Swann pour le vin : « Pensez à le remercier intelligiblement de son vin, vous savez qu’il est délicieux et la caisse est énorme » (Proust, 1999, 27). Le moment est venu pour les deux sœurs d’accomplir leur tâche qui consiste à ne pas parler du *Figaro* d’une part, et de remercier ‘intelligiblement’ Swann de sa caisse de vin, d’autre part. Après la venue de Swann, l’une des sœurs a interrompu la conversation littéraire et historique du grand-père et de Swann, pour parler de sa nouvelle connaissance. L’autre sœur continue cette conversation, déjà sans propos, pour parler de M. Vinteuil et de son voisin, Maubant, qu’elle qualifie comme « aimable ». Arrivant à cette constatation à propos des voisins, la tante Céline trouve une bonne occasion pour remercier Swann ; mais d’une manière si implicite que

5 Un acte de langage est un moyen mis en œuvre par un locuteur pour agir sur son environnement par ses mots. Cette théorie a été présentée par Austin et développée par John Searle. Cf. Austin, *Quand dire, c’est faire*, Seuil, coll. « Points essais », Paris, 1970 ; et, Searle John R. *Les actes de langage, Essai de philosophie de langage*, Herman, Paris, 1972.

personne ne comprend son intention : « Il n'y a pas que M. Vinteuil qui ait des voisins aimables..., tout en jetant sur Swann ce qu'elle appelait un regard significatif » (*Ibid.*, 29). Satisfaite, par cette seule phrase, elle croit alors qu'elle a très bien remercié Swann.

Du point de vue conversationnel, c'est vrai que la tante Céline essaie d'employer des phrases implicites – pour des raisons de délicatesse selon elle – mais elle pousse cette obsession à un tel point que son énoncé reste totalement ambigu pour l'interlocuteur. « Les implications » ou bien « les actes du langage indirect » peuvent être formés par « une suspension de l'une des maximes conversationnelles dans un contexte discursif particulier » (Reboul & Moeschler, 1998, 95). Même dans cette condition, pour accéder au sens implicite de l'énoncé, il faut que l'interlocuteur puisse reconnaître cette maxime suspendue ou non satisfaite. L'énoncé de la tante du narrateur ne peut pas être considéré comme un acte du langage indirect, puisqu'il a violé plus d'une maxime. Cet énoncé obscur, indépendant et sans propos, n'a respecté ni le principe de coopération, ni celui de relation ou de manière. Cette sorte de violation des maximes se traduit plutôt par un échec de communication⁶. Le message de la tante du narrateur, en tant que remerciement, n'ayant pas passé aux interlocuteurs, ces derniers ont repris la parole jusqu'à ce que Swann cite la phrase de Saint-Simon à propos d'un homme rude, Maulevrier : « Jamais je ne vis dans cette épaisse bouteille que de l'humeur, de la grossièreté et des sottises » (Proust, 1990, 30). Cette fois, la tante Flora, qui attendait l'occasion pour exprimer à son tour un remerciement pour Swann, et aux oreilles de qui, le mot 'bouteille' sonne fort, jette tout hasardeusement cette phrase : « Épaisses ou non, je connais des bouteilles où il y a tout autre chose » (*Ibid.*). Le décalage qui existe entre les référents du discours de Swann et ceux du discours de la tante produit un effet comique. Une fois encore, le message ne passe

⁶Paul Grice classe les règles qui rendent possible une interprétation élucidée de l'énoncé. Ces 'maximes conversationnelles' sont au nombre de quatre: 'la maxime de quantité' qui consiste à donner des informations suffisantes, 'la maxime de qualité' qui insiste sur la vérité et la crédibilité de l'énoncé, 'la maxime de relation' qui exige de parler à propos, 'Le principe de coopération' qui consiste à dire ce qui est exigé, et enfin, 'la maxime de manière' selon laquelle, il faut éviter tout ambiguïté dans son discours. Cf. (Récanati, 1981, 143).

pas. Car en fait, pour qu'un interlocuteur puisse interpréter correctement l'énoncé, il faut que cet énoncé obéisse à des certaines règles de pertinence. En tant que locuteur, la tante Flora désigne dans son discours un référent non connu par son interlocuteur. D'ailleurs, la situation d'énonciation n'offre aucun élément afin de récupérer ce référent. Or, l'interlocuteur peut seulement formuler son interprétation selon les hypothèses, selon les présupposés et les croyances préalables de la situation d'énonciation (Ducrot, 1969, 36). Un locuteur, qui a l'intention d'établir une conversation et qui cherche une finalité précise de cette communication, doit donc construire son énoncé en respectant les connaissances et les présupposés de son interlocuteur. L'énoncé de la tante Flora n'est pas pertinent et donc compréhensible pour Swann.

La tante Céline, aussi naïve que sa sœur, est la seule personne à avoir compris l'intention de cette phrase. Peut-être parce qu'elle a la même structure mentale et le même degré de bêtise que sa sœur. Les deux sœurs de la grand-mère constituent un groupe de chœur pour dire des bêtises: toujours ensemble, toujours unies, l'une finit le propos de l'autre ; elles admirent même l'une l'autre. Ainsi, quand à la fin de la soirée, au moment où Swann avait quitté la maison, le grand-père leur reproche de ne pas remercier Swann, la tante Flora lui répond : « Comment, nous ne l'avons pas remercié ? Je crois, entre nous, que je lui ai même tourné cela assez délicatement », et Céline l'affirme : « Oui, tu as très bien arrangé cela : je t'ai admirée »; et l'affirmation se continue : « Mais toi, tu as été très bien aussi », « Oui j'étais assez fière de ma phrase sur les voisins aimables » (Proust, 1999, 13). Tout étonné, le grand-père affirme qu'il avait entendu ces phrases, mais qu'il ne soupçonnait point que c'était un remerciement fait à Swann : « Comment, c'est cela que vous appelez remercier ! [. . .] J'ai bien entendu cela, mais du diable si j'ai cru que c'était pour Swann. Vous pouvez être sûres qu'il n'a rien compris ».

Cette fois, pour fuir devant les reproches, les deux sœurs accusent – encore d'une manière tout à fait implicite – les autres d'être bêtes pour ne pas recevoir leur message. Car pour elles, « l'imbécile c'est toujours l'autre » (Adam, 1975, 13) : « Mais voyons, Swann n'est pas bête, je suis certaine qu'il a apprécié. Je ne pouvais cependant pas lui dire le nombre de bouteilles et le prix du vin ! » (Proust, 1999, 37). Ce

reproche envers les autres, nous fait penser à la constatation de Pascal : « D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas et un esprit boiteux nous irrite ? À cause qu'un boiteux reconnaît que nous allons droit et qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitons. Sans cela nous en aurions pitié et non colère » (Pascal, 2004, 570).

Les deux sœurs ne s'arrêtent pas ici de dire des bêtises. Encore, malgré le conseil de la grand'tante, elles essayent de parler du nom de Swann paru dans le journal. Alors, quand Swann commence à parler à propos des journaux que l'on se croit obligé de lire matin et soir, et des livres précieux qu'on lit de moins en moins, l'une des sœurs l'interrompt et dit : « Je ne suis pas de votre avis, il y a des jours où la lecture des journaux me semble fort agréable » (Proust, 1999, 30) ; pour montrer qu'elle avait lu la phrase du Figaro au sujet de la collection de Swann. L'autre tante continue : « Quand ils parlent de choses ou de gens qui nous intéressent ! ». Et, le pauvre Swann n'arrive toujours pas à comprendre l'allusion des deux sœurs. Comme le cas précédent, cette allusion n'est pas pertinente et elle est vouée à l'échec.

La faiblesse de l'esprit et l'obsession mentale chez ces deux sœurs ne leur permettent pas de voir clairement les exigences de la conversation et celles des interlocuteurs. Enfermées dans leur monde mental, les deux sœurs disent ce qu'elles voulaient dire, sans tenir compte des conseils et des recommandations. C'est ainsi qu'elles disent des choses, non d'une manière pertinente, mais d'une manière qu'elles entendent comme pertinente. Ce décalage des niveaux d'interprétation devient parfois insupportable pour les autres personnages du roman, mais il est aussi la source pour créer un plaisir comique chez le lecteur.

Proust profite des règles pragmatiques et suit le même exemple dans beaucoup d'autres conversations aussi bien dans le milieu des Verdurin que dans celui des Guermantes pour faire révéler la bêtise langagière de ses personnages. Une telle communication peut se réaliser, comme d'ailleurs toute autre communication, sur le schéma proposé par Jakobson⁷. Or, la plupart du temps, aucun message

⁷ Le schéma de Jakobson est un modèle qui décrit les différentes fonctions du langage à partir de six éléments linguistiques d'un échange verbal : le

décodable ne se transmet à l'interlocuteur et la conversation est déjà condamnée à l'échec.

Conclusion

Résistant aux changements, l'esprit bête, qui manque de créativité et d'originalité, préfère les formes rigides du discours. D'ailleurs, le manque du contrôle fait rapprocher le discours du personnage d'un délire sans propos qui a déjà perdu le lien entre les signifiés et les signifiants. À la manière d'un schizophrène, l'esprit bête fait une rupture radicale avec le monde réel pour se plier dans son propre monde mental. Ainsi, il n'arrive pas à comprendre le contexte où la parole s'échange et il ne peut donc pas rester dans les cadres proposés par la situation d'énonciation. Le discours bête reste autonome de la réalité contextuelle et référentielle de la communication. De même, l'homme bête proustien entre dans un dialogue, sans en connaître les enjeux. Il lance souvent des discours qui ne désignent aucun référent signifiant pour son interlocuteur. C'est ce même échec de transmission du message qui se traduit comme 'ce qui peut arriver de pire à la pensée', c'est-à-dire la bêtise (Deleuze, 1991, 120).

Comme nous venons de le constater, la bêtise en tant que problème psycho-philosophique possède des traits langagiers qui nous permettent de la reconnaître aussi bien au niveau discursif qu'au niveau communicationnel. Bien des années plus tard, après Flaubert, Proust a découvert son art propre de composer avec la bêtise, pour en faire une œuvre littéraire. Mais, à l'inverse des romanciers classiques qui voyaient dans la bêtise un thème littéraire, l'auteur de la *Recherche* avait cette modernité de problématiser l'énonciation d'un défaut mental. En outre, tandis que la bêtise reste pour Flaubert une ressource inquiétante, Marcel Proust opte pour un registre plus tendre, plus modéré et plus comique de la bêtise. Dans un humour doux, il met en scène l'aspect ridicule de la bêtise dans la vie et le langage de ses personnages. La version de la bêtise langagière chez Proust n'est

destinateur, le destinataire, le contexte, le code, le message et le contact. Jakobson, *Essais de Linguistique Générale*, Minuit, Paris, 1963 (Trad. Ruwet), pp. 214-215.

plus violente et irritante. Elle est plutôt une source comique et se caractérise plutôt par une lutte implicite et artistique.

Bibliographie

- ADAM Michel, *Essai sur la bêtise*, PUF, Paris, 1975.
- ALLAIS Alphonse, "pas pressé", in *Œuvres posthumes*, Robert Laffont, Paris, 1990.
- AMOSSY Ruth & HERSCHBERG-PIERROT Anne, *Stéréotypes et clichés, langue discours société*, Nathan, Paris, 1997.
- AUSTIN John L, *Quand dire c'est faire*, trad fr. par Gilles Lane, Seuil, Paris, 1991.
- BARTHES Roland, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Seuil, Paris, 1975.
- CANNONE Belinda, "Parlez-vous le bête ?", in *Le Magazine littéraire*, N° 466, Juillet-Août 2007, pp. 34-35.
- DELEUZE Gilles, *Différence et répétition*, PUF, Paris, 1968.
- DELEUZE Gilles, *Nietzsche et la philosophie*, PUF, Paris, 1991.
- DELEUZE Gilles, *Proust et les signes*, Quadrige, Paris, 2003.
- DUCROT Oswald, "Présumés et sous-entendus", in *Langue française*, N°4, 1969, pp. 30-43.
- FAUCONNIER Bernard, "Un monstre moderne", in *Le Magazine littéraire*, N° 466, juillet-août 2007, pp. 30-33.
- FAULKNER William, *Ma chère Maman... de Baudelaire à Saint-Exupéry, des lettres des écrivains*, Gallimard, Paris, 2002.
- GAILLARD Françoise, "La bêtise conversationnelle", in *Flaubert, L'empire de la bêtise*, édition Cécile Defaut, Nantes, 2012.
- GARRIC Nathalie, *Introduction à la pragmatique*, Hachette Supérieur, Paris, 2007.
- JAKOBSON, *Essais de Linguistique Générale*, Minuit, Paris, 1963 (Trad. Ruwet), pp. 214-215.
- LECLERC Yvan, *La Spirale et le monument*, SEDES, Paris, 1988.
- Nancy Jean-Luc, "Fragment de la bêtise", in *De la bêtise et des bêtes*, J.-B Pontalis, Gallimard, Paris, 1988, pp. 13-27.
- PASCAL Blaise, *Pensées*, Gallimard, Paris, 2004.

- PROUST Marcel, *A la recherche du temps perdu*, Edit par Jean Yves Tadié, Gallimard, Paris, 1999.
- REBOUL Anne & MOESCHLER Jacques, *La Pragmatique aujourd'hui*, Seuil, Paris, 1998.
- RECANATI François, *Les énoncés performatifs*, Minuit, Paris, 1981.
- ROGER Alain, *Bréviaire de la bêtise*, Gallimard, Paris, 2008.
- ROSSET Clément, *Le Réel. Traité de l'idiotie*, Minuit, Paris, 1994.

